

René Lew,
au nom de Dimensions de la psychanalyse,
le 2 mars 2010,
pour le CLF de Convergencia.

Ne serait-ce que...

(note sur le thème « la psychanalyse, la politique, et les restrictions que celle-ci impose »)

...la raison depuis Freud

Déjà du temps de Freud la psychanalyse a intéressé la politique, et s'est intéressée à elle, ne serait-ce qu'en diffusant sa théorie pour la confronter aux standards idéologiques et en accroissant le nombre d'affiliés à ses associations. Avec Lacan un nouvel élan à l'extension de la cure fut donné par la passe. C'est bien pourquoi Lacan, sinon d'emblée, du moins à la fin de l'École freudienne de Paris, fut attentif à limiter cette extension (si elle ne trouvait pas, comme la passe l'implique par elle-même, son « contien » par l'intension du discours analytique), afin que cette expansion ne passât pas à la facticité. Il reconnaît en effet trois modes de facticité à la fin de sa « Proposition... », relevant chacun d'un des registres qu'il avait promus, en soulignant bien qu'à ces facticités contrevient le discours analytique. En considérant le symbolique et l'imaginaire comme déjà travaillés par Freud, on y retrouve les facticités du délire et du groupe. Lacan rajoute la facticité réelle de la ségrégation scientifique et de l'exaction du camp de concentration à quoi elle mène (elle aussi, peut-on dire, c'est-à-dire en dehors de toute « raison » du type idéologico-raciste).

La théorie analytique aussi peut cependant être proprement délirante, si elle quitte l'axe de la psychanalyse défini par des marges à la fois freudiennes et lacaniennes, n'en déplaise à Madeleine Cavé et à d'autres, psychanalystes ou non, qui étaient moins Freud et Lacan qu'ils ne les évacuent (trop anciens, trop complexes, trop théoriques, trop narcissiques... disent-ils en desservant ainsi la psychanalyse). Non pas que pour assurer la pratique psychanalytique il s'agirait uniquement de réitérer les enjeux mis en œuvre par Freud et Lacan : nous pouvons les dépasser. Non pas que la théorie aurait à se cantonner dans ces marges, mais bien plutôt il est nécessaire aujourd'hui encore qu'elle continue d'y prendre ses sources pour, ensuite seulement, expliciter les conséquences à en tirer en développant (ceci n'est pas restrictif) ne serait-ce que les intuitions de Freud et de Lacan. Ce développement nécessite lui-même, actuellement, des termes renouvelés afin de réaiguiser la portée des concepts freudiens et lacaniens (pour ne pas parler de leurs « signifiants » dont il est difficile de savoir quelque chose). De toute façon, une dialectique entre persistance et renouvellement des mêmes termes est incontournable. Qui plus est, un impact de ces concepts dans le domaine de masse de la politique fait ici très vite contradiction, ne serait-ce que vis-à-vis du un-par-un de la cure C'est cependant cet un-par-un qu'il nous faut défendre sans cesse contre les tentatives politiques d'éradiquer la psychanalyse (ne serait-ce que sous couvert de la ramener au sein des psychothérapies), sans parler des censures totalitaires. À l'instar du délire psychotique, lâché de la restriction existentielle métaphorisée comme Père, la théorie psychanalytique détachée de sa base fondatrice (qui n'est dialectiquement ou asphériquement qu'un fondement depuis le non-fondement, une théorie du signifiant, ne serait-ce qu'elle,

établie sur l'absence d'ontologie du signifiant), la théorie psychanalytique peut d'évidence conduire à n'importe quelle irrationalité. Si le groupe analytique embraye imaginativement sur ce délire, il implique une facticité d'autant assurée d'elle-même qu'il vient soustraire à cette mise en commun la singularité des cures et leur inventivité au « profit » de leur uniformisation. Les psychanalystes ne sauraient pourtant marcher à l'unisson, ce qui ne veut pas dire que cet inacceptable ne s'organise pas. Reste à trouver la bonne formule pour contrecarrer la politique sans pour autant éclater dans la dispersion. Et ceci d'autant plus que le réel appelle à sa propre rationalité (non sans homogénéité avec les deux registres précédents) en risquant de développer, mais alors par ségrégation et non plus par assimilation, ce que Lacan appelle « barbarie » à la fin de son « Temps logique... » : se trouver refusé du sein de l'humanité, bien pire qu'être éjecté de l'ensemble des analystes. Le rassemblement de ces rebuts de l'humanité (du point de vue de la taxinomie scientifique remodelée inductivement, mais à mauvais escient, en rejet et élimination) a conduit aux camps d'extermination. Toute politique a cette triple incidence de fiction idéologique et de délire, comme de regroupement et à la fois de « groupuscularisation », comme de crépuscularisation de l'humain ne serait-ce qu'au sens d'une atténuation des effets de la parole et du discours dont la dialectique constitue proprement l'humain. (À cette place trop abstraite de « l'humain » situons le narcissisme fondamental non spéculaire, voire la raison dite du Père.)

Pour échapper à ces destructions aux justifications « humanitaires » propres à la raison néolibérale (intégrer le « Père » par quelque voie que ce soit, préférer à tout trope la synecdoque, tourner le dos à la sophistique), le modèle lacanien du plan projectif sert à comprendre la nécessité de rappeler l'intension dans toute extension. Cela permet de ne pas confondre la mort et la « pulsion de mort », elle vitale pour le sujet. Car c'est depuis une négativité bien comprise qu'on a toute chance d'échapper à Dieu, et ce qui s'en suit de religions, plus délirantes qu'illusoires, comme aux rapports de force (idéologiques, religieux et armés), comme à une supposée scientificité de l'économie dite de marchés (quand elle est capitaliste et qu'elle a envahi la planète entière, de façon sphérique cette fois : sans plus d'articulation asphérique entre le global et le local). Car, au fond, la structure (au moins elle, mais pas ses praticables) de l'économie politique et celle de l'économie subjective sont identifiables, justement au travers de cette littoralité asphérique opérant entre intension et extensions, sujet et objets, de signifiant à signifiants, et d'échappement de la signifiante unaire à sa saisie en signifiants binaires, en modèles et en conditions réelles. Parler ici d'échappement concerne d'abord la conditionalité irréaliste (la cause ne précède pas temporellement l'effet) de toute signifiante en tant que supposition (au même titre que le refoulement proprement dit « anticipe rétroactivement », par après, sur le refoulement primordial). C'est dire qu'économie politique et économie subjective sont de la même veine signifiante.

Une théorie de l'objet comme valeur (*agalma*, horreur, et chute) prend place ici en termes diversifiés de parcours descriptible de cette valeur, de sa forme et des rapports dans lesquels elle entre, comme au-delà extensionnel de la fonction signifiante. Mais ces en-plus bâillonnent le sujet en lui échappant tout autant que l'intension elle-même dont il veuille formuler ses raisons. C'est cependant en particulier dans ce désir que gît la raison d'une aliénation (dont l'allemand *Veräußerlichung* donne chez Marx une idée de l'incidence de l'extériorité et de là de l'évidement dans l'engendrement signifiant et métaphorique du sujet), aliénation dont le sujet tire la force de son existence (à défaut que celle-ci soit divine). Car il n'est pas d'existence du sujet sans jouissance (de l'air, de l'eau, de la terre, de la nourriture, de la sexualité, du langage surtout, y compris de ses équivoques et des négations) et il n'est pas de jouissance sans plus-de-jour (c'est le *Lustgewinn* de Freud), équivalent à l'extériorisation de l'évidement et donc au résultat de l'aliénation, duquel repartir pour se

passer de fondement. La fuite en avant à la recherche d'un en-plus marque ainsi à la fois le non-rapport à l'objet ontologiquement déterminé et sa reprise nécessaire dans le langage, y faisant rapport renouvelé, comme le trait d'esprit le spécifie en termes minimaux de « tierce personne », constitutifs d'une parole non uniquement transférentielle. À cette castration, relative à l'échappement intensionnel comme à l'impossible relation à l'objet, est nécessaire une déconstruction des extensions (prenant en compte leur négativité transformationnelle vis-à-vis de l'intension) pour jouer en retour de construction et de là d'un *écart* (*Entstellung*) à chaque étape qui fasse *trace* des transpositions permettant de mettre en jeu, en forme, en rapport la structure (intensionnelle, fonctionnelle, évidée) de la signifiance, proprement insaisissable.

Que rien ne s'explicite comme tel de la jouissance fait symptôme. Ce fondement négatif de la psychanalyse déplace sa négativité au sein même du symptôme en ce qu'il n'adhère comme fondement à aucune mise en forme de principe, aucun système, aucune doctrine, ni même aucune méthode. C'est en quoi le discours psychanalytique n'admet nulle raison préalable de méthode ou de doctrine (non plus freudiennes), ni même un balisage anticipatif de topologie ou de rhétorique (non plus lacaniennes), ces quatre champs étant par définition préconstruits à d'autres fins que la singularité d'une cure, mais le discours analytique appelle à leur mise ne œuvre comme *organon* de la parole, un *organon* cependant élaboré depuis ces mêmes champs, de cure en cure, mais à partir de leur disputation, non sans pugnacité à l'égard des constructions logiques cognitivistes, ou à l'égard des objets d'évidence de la psychologie expérimentale ou phénoménologique, voire à l'égard d'un biologisme psychiatrique galopant.

Car aucune exaction n'empêchera jamais la parole de se développer, qui n'a nul besoin pour ce faire d'autorisation faite à la pensée de s'engendrer (référence ici au projet de Constitution européenne qui affirmait dénégativement un « droit » de penser)— même si l'expression de la pensée laisse souvent à désirer, que ce soit le fait du sujet ou le fait de l'organisation politique et sociale, à tout niveau, local ou général, de leur confrontation et de leur convergence. L'organisation politique de la psychanalyse ne peut être elle-même que restrictive vis-à-vis des cures et donc du discours analytique en tant que tel. Mais elle leur sert d'abri, même si le cordonnier est le plus mal chaussé.

Encore faut-il pointer que, malgré une tendance notable des analystes à ne pas reconnaître leur penchant de soumission à l'idéologie dominante (c'est donc là encore une défense vis-à-vis de l'inconscient), le discours analytique ne peut aller de pair avec la politique, ne serait-ce que parce qu'il produit la propre signifiance du sujet, en asseyant l'en-plus dont elle dérive sur les développements véridiques de la fonction signifiance. C'est affaire de choix de schématisation, et même de stratégie à l'égard de celui-ci. L'interprétation que chacun fait implique un renouvellement constant des savoir-faire, y compris transmis dans les textes. Un compromis avec la politique — et son côté sinon répressif du moins restrictif, une restriction touchant plus les rapports intension/extensions que telle ou telle extension en elle-même — induit proprement une attitude fétichiste, tant à l'égard du discours analytique alors comme uniquement conceptuel que de la pratique analytique alors comme uniquement thérapeutique. À l'encontre d'un tel compromis, la littoralité de la raison analytique, avec ses développements aussi sur la scène politique et sociale, contrebalance un tel fétichisme en rappelant le hors-valeur fondateur de la psychanalyse.

*

Le 27 janvier 2010.

Les divers modes de l'écriture que les psychanalystes mettent en œuvre peuvent cependant se rejoindre pour ouvrir sur une position battant en brèche la politique au sens standard de support de l'économie monopoliste néolibérale et planétaire, globale et anticulturelle. Cette conjonction ne peut s'appuyer que sur les organismes internationalistes (mais non impérialistes) de psychanalyse comme Convergencia apparaît être le seul lieu (à distance de toutes les Associations internationales et des diverses Écoles mondiales). Pour ce faire, l'écriture, comme mode d'échange facilement véhiculé par l'internet, appelle sa spécification en tant qu'organisation éventuelle des échanges entre analystes.

Y a-t-il un mode spécifique d'écriture analytique ? Sûrement pas, mais le risque d'évacuer les tentatives antérieures, pour réinventer à chaque pas, est d'impliquer la déshérence de la psychanalyse, déshérence d'où par ailleurs l'éparpillement des facticités et l'inertie psychotique tirent leur force. On ne peut développer une argumentation (y compris sur le mode littéraire) que dans l'axe des concepts, des constructions et de la logique développés par nos prédécesseurs depuis Freud, sans lesquels nous ne saurions ni exister comme analystes, ni échanger entre nous ou avec les autres secteurs de la culture et de la société, ou y faire valoir notre expérience, car tout analyste est identifié de façon « ordinale » (au sens de la paire ordonnée et au-delà) à l'ensemble de ses prédécesseurs, textes à l'appui. À ne pas parler freudien, pouvons-nous ne serait-ce que débattre entre analystes ?

Sur le mode d'échange maintenant. Dimensions de la psychanalyse, suivant en cela sa disposition initiale (sinon sa politique), vise à éviter tout enclavement institutionnel au profit d'un travail en réseau. À côté des liens entre associations et notamment des congrès et des colloques (organisés par un nombre large ou réduit d'associations), à côté des comités de liaison locaux, régionaux ou généraux, à côté des groupes de travail et des cartels traversant les espaces inter-institutionnels, Dimensions de la psychanalyse est attachée à la promotion des positions et des productions singulières de tout analyste. C'est pourquoi nous demandons, pour soutenir les propositions de nos délégués au CLG de Buenos Aires en mai 2009, que Convergencia facilite la circulation de modes de débat divers, sur des thèmes variés, en réseaux, treillis ou autre configuration. Nous pensons a minima que l'organisation d'un « dialogue » en tierce personne est essentiel : deux personnes discutant en débat, sous la modulation et l'intervention d'un tiers évitant l'animosité. Façon de dépasser « l'envie et la haine »¹, au profit d'un narcissisme fondamental qui ne soit pas établi depuis de petites différences mais comme ce que la singularité a de plus « partagé », opérant à l'identique chez tout un chacun.

*

Le 7 mars 2010

Entendons bien l'argumentation : psychanalyse et politique ne sont pas exactement incompatibles, mais la politique (comme sphérique, globalisante) en omet l'inconscient et le sujet de l'énonciation, quand la psychanalyse les met au « centre » asphérique de son action, une asphéricité qui ne récuse en rien le sphérique. Ce sont là deux positions asymétriques, qui supposent effectivement une révision de l'esthétique transcendantale, à la réalisation de quoi appelait Lacan. Le trésor n'est pas caché dans le champ, mais c'est de retourner ce champ —

¹ Ici référence à Plutarque.

de mettre au travail le champ de la psychanalyse — qui produit les enrichissements qu'on en escompte. C'est donc bien affaire de manque.

*

P.S. : De multiples textes relatifs à ce thème ont déjà été écrits, ils sont tenus à la disposition de qui les demandera.